

Faye (Jean-Pierre) - *Théorie du récit, Introduction aux "langages totalitaires", La raison critique de l'économie narrative.*

Faye (Jean-pierre) - *Langages totalitaires, Critique de / la raison / l'économie / narrative.*

Monsieur Pierre Favre

Citer ce document / Cite this document :

Favre Pierre. Faye (Jean-Pierre) - *Théorie du récit, Introduction aux "langages totalitaires", La raison critique de l'économie narrative*; Faye (Jean-pierre) - *Langages totalitaires, Critique de / la raison / l'économie / narrative.*. In: *Revue française de science politique*, 26^e année, n°3, 1976. pp. 600-610;

https://www.persee.fr/doc/rfsp_0035-2950_1976_num_26_3_393674_t1_0600_0000_001

Fichier pdf généré le 28/06/2022

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

FAYE (JEAN-PIERRE) — *Théorie du récit, Introduction aux « langages totalitaires », La raison critique de l'économie narrative.* — Paris, Hermann, 1972. 21 cm, 142 p. (Collection Savoir).

FAYE (JEAN-PIERRE) — *Langages totalitaires, Critique de / la raison / l'économie / narrative.* — Paris, Hermann, 1972. 24 cm, VII-772 p. Bibliogr. Index.

Quatre ans après leur publication, ces deux livres, ou plutôt ce livre unique en deux volumes accolés — la théorie générale et une exemplification pour servir de test de validité — n'ont pas fait leur chemin dans la discipline qui semblait la plus à même de les accueillir, la science politique. Il ne s'agit pourtant pas de ces textes nés un jour et jamais prolongés : avant leur parution, des notes de recherche (notamment dans la revue *Change* et dans les *Contributions à la sociologie de la connaissance* publiées en 1967 aux éditions Anthropos) avaient déjà indiqué la voie dans laquelle l'auteur s'engageait. Depuis la double parution de 1972, de nombreux écrits sont venus pour affermir la démonstration, répondre aux objections, et tenter d'attester la fécondité de la méthode adoptée : J.-P. Faye réunit en 1973 une série d'articles en volume¹, il se prête à des interviews comme pour alerter encore², il multiplie les tentatives pour appliquer la théorie à d'autres champs³ et même la faire sortir d'elle-même pour qu'elle rencontre le romanesque⁴. Chaque fois, c'est de l'objet politique qu'il s'agit, presque toujours autour de la question la plus

1. FAYE (Jean-Pierre), *La critique du langage et son économie, Classes sociales, articulation, pouvoir*, Auvers-sur-Oise, Editions Galilée, 1973, 190 p. (Langue). Ce volume contient notamment une ample réplique de J.-P. FAYE à un compte rendu par N. POULANTZAS, paru dans la revue *Tel Quel*, n° 53 printemps 1973, des *Langages totalitaires*.

2. Cf. « Langages puissance n et totalitarisme » (dialogue entre J.-P. FAYE, Jacques ROUBAUD, etc.) in *Ecrire pourquoi ? pour qui ?*, Dialogues de France-Culture n° 2, sous la direction de R. Pillaudin, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1974, pp. 171-206 et « Le nazisme : langages et idéologie », entretien entre Jean-Pierre FAYE, André GISSELBRECHT et Louis GUESPIN, *La Nouvelle Critique*, 83, avril 1975, pp. 27-35.

3. Cf. FAYE (Jean-Pierre) dir., *Lutte de classes à Dunkerque. Les morts, les mots, les appareils d'Etat* [par le Groupe d'information sur la répression, sous la dir. de J.-P. Faye, et le Comité de vigilance sur les pratiques policières], Editions Galilée, 1973, 132 p. (Luttes. I) ; FAYE (Jean-Pierre), *Migrations du récit sur le peuple juif*, Paris, P. Belfond, 1974, 216 p. (Eléments) ; et FAYE (Jean-Pierre), « L'Archipel Bloodbath », qui précède la traduction française du livre de CHOMSKY (Noam) et HERMAN (Edward S.), *Bains de sang : constructifs dans les faits et la propagande*, Paris, Seghers-Laffont, 1974, 195 p. (collection Change, série rouge). On ne saurait passer sous silence que ces textes perdent beaucoup de la force démonstrative des *Langages totalitaires* dans la mesure où les « récits » sont le plus souvent commentés de manière globale et que les ouvrages tendent à devenir de simples recueils de matériaux, « textes choisis » dont il est laissé au lecteur la charge de tirer les enseignements.

4. Cf. FAYE (Jean-Pierre), *Inferno, Versions*, Paris, Seghers-Laffont, 1975, 290 p. (Change) et FAYE (Jean-Pierre), *L'Ovale (détail)*, Paris, Laffont, 1975, 168 p. (l'Ecart).

Notes bibliographiques

formidablement politique qui puisse être : qu'est-ce qui a pu permettre Hitler ? Réponse, en première approximation : les représentations collectives façonnées par les récits — d'où la nécessité d'une théorie du récit — rendant possible l'emploi de certains langages, les langages totalitaires — d'où la nécessité de tenir en main cette monnaie frappée par l'histoire et qui porte sur une face le discours et sur l'autre l'action. Ce n'est cependant que première approximation, et J.-P. Faye entend aller bien au-delà : rien moins que rendre compte des rapports de l'idéologie à l'histoire, de l'idéologie à l'infrastructure sociale, tout en établissant la possibilité d'une science des idéologies. On comprend l'étonnement qu'on exprimait devant l'indifférence des politologues, quoique cette indifférence ne soit pas sans causes : la première tient à ce que l'analyse du discours politique — qu'on définira — offre simultanément ses séductions sous diverses espèces, et qu'il n'est pas aisé de les suivre toutes. La seconde, plus prosaïque, dicte la forme de ce compte rendu : Faye, le romancier, donne un style tel à son texte qu'il en rend l'accès pour le moins difficile. Acceptons donc ici de le traduire, quitte à l'affadir ; découpons aux ciseaux du didactisme cette théorie à l'expression par trop étourdissante.

La conception satisfaite qui se contente de penser l'histoire sur deux plans, le plan des faits et celui de la représentation que se font de ces faits les acteurs, les spectateurs de l'histoire, est pour J.-P. Faye génératrice de multiples cécités. S'il faut voir dans l'histoire *actions* et *récits*, ce n'est qu'à condition de savoir que les seconds prédominent. La proposition liminaire sur laquelle se construit la réflexion de Faye est simplement que le récit de l'action est plus agissant que l'action elle-même. Une action (élever une barricade, former un attroupement, incendier le Reichstag) est ponctuelle ; elle est faite par quelques individus qui en ont une représentation certes, mais aussi une connaissance objective (Faye ne doute pas que l'on puisse atteindre à une connaissance entière et assurée d'un acte, que l'on puisse savoir avec certitude qui, le 27 février 1933, a incendié le Reichstag). Mais à partir de cette action ponctuelle, ce qui constitue réellement l'histoire en tant que processus social, avant de constituer l'histoire en tant que connaissance du passé, c'est le récit de l'action. Le récit : plutôt les récits. Autour de toute action se forment de multiples récits, de multiples versions du même fait, et toutes ont leur configuration propre et se diffusent selon des modalités différentes (récits de bouche-à-oreille, articles de presse, comptes rendus à la tribune d'une assemblée, rappels historiques des ouvrages politiques, exposés des livres d'histoire, etc.). Le récit appartient donc à deux ordres différents. Il est de l'ordre de la narration et obéit aux règles d'agencement et de combinaisons propres aux narrations : un récit est d'abord un conte, et il est structuré comme un conte. Mais le récit est un conte particulier puisqu'il se donne pour la réalité elle-même. La narration d'une action ne se dit pas autre que l'action qu'elle raconte ; l'action est affirmée entièrement présente dans le récit. Le récit est donc d'un côté immatériel (« sans poids ni matérialité »), et de l'autre « il est ce qu'il rapporte, le réel dans sa matérialité ». J.-P. Faye peut alors donner une définition du récit, qui « est la fonction du langage qui *rapporte* l'objet et l'action, et qui renvoie sans cesse le discours

vers l'action et l'objet » (*Théorie du récit*, p. 43). L'image du passé n'est donc qu'un enchevêtrement de récits : l'Allemagne de Weimar est ainsi le lieu où pendant treize années tous les acteurs politiques vont « raconter » la défaite de 1918, le diktat de Versailles, la révolution allemande, chacun nouant à sa manière les intrigues du roman de l'histoire. L'histoire se faisant est ainsi mue par les récits : puisque le fait est nécessairement médiatisé par le récit, c'est le récit qui fait agir et non le fait. Lorsque Bismarck falsifie la dépêche d'Ems, lorsqu'il fabrique un récit qui narre autre chose que ce qui s'est réellement passé, il provoque la guerre de 1870. Bismarck, en énonçant l'histoire (en la racontant) *produit* l'histoire (il fait l'histoire) (*Th. du r.*, p. 37). De même, la version « fausse » produite par les nazis de l'incendie du Reichstag a été « une version extraordinairement active », elle « produit aussitôt le déchaînement de la “ Nationale Revolution ”, l'interdiction du parti communiste, et, de proche en proche, l'instauration en Allemagne de l'*Einparteistaat* — de l'Etat à parti unique » (*Langages totalitaires*, p. 8). Là est l'effet de récit : « certains récits [...] ont changé la face ou la forme des nations. L'histoire réelle a pu être transformée par la façon de conter » (*L.T.*, p. 3).

Une telle présentation de l'intuition première de la recherche ne doit pas abuser. L'élaboration va se faire plus précise et deux fonctions spécifiques du récit vont être isolées. 1. Selon J.-P. Faye, le récit définit le champ de possibilité des discours et des actions. Un discours peut être formé parce qu'un récit antérieur le rend possible : le discours autour de la « Révolution conservatrice » — cette alliance de termes contradictoires — n'aurait pu être tenu sans les « récits idéologiques » façonnés après guerre par les Jeunes-Conservateurs et les Nationaux-Révolutionnaires, sans la création par Radek en 1919 de l'épithète péjorative de « National-Bolchevisme », etc. Ce n'est, de même, que parce que des récits circulent dans la société que certaines actions se donnent à imaginer, que par exemple la « Solution finale » devient concevable. 2. Le récit définit l'acceptabilité des discours prononcés ou à prononcer et des actions effectuées et à venir. Les pratiques totalitaires devenaient acceptables en Allemagne et en Italie dès lors qu'avait été progressivement accepté le terme « totalitaire », apparu d'abord comme une hardiesse de langage passée quasi inaperçue dans un discours de Mussolini du 22 juin 1925⁵, avant de devenir un synonyme constant d'Etat fasciste, marquant aussi nettement qu'il est possible l'opposition avec l'Etat libéral *fragmenté*, l'opposition de la *totalitariedad* et de la *frammentarietà*.

On voit pourquoi Faye insiste sans cesse sur l'idée que « le langage est le plus dangereux de tous les biens » (*L.T.*, p. 10), qu'il y a un « statut dangereux du récit » (*Th. du r.*, p. 15), un « poids redoutable de ses enjeux »⁶. Il y a une *énergie* du langage : le récit recèle un « quantum d'action qui peut être massivement multiplié dans le champ » (*Th. du r.*,

5. Mussolini utilise un terme qu'il emprunte au sous-système de la langue des juristes italiens, qui disent « totalitaires » les assemblées générales des sociétés par actions où le quorum est atteint (cf. *Th. du r.*, p. 61).

6. Cf. encore « l'Archipel Bloodbath » (*op. cit.*, p. 7) où J.-P. Faye indique que Chomsky a porté « l'analyse sur le terrain le plus dangereux. Celui où le simple fait d'énoncer des langages justifie, rend acceptable et même produit d'immenses massacres d'hommes, de femmes et d'enfants ».

Notes bibliographiques

p. 35). Le Reich hitlérien n'a été possible, et accepté, que parce que des ensembles distincts de récits ont formé un système dont la structure topologique peut être reconstituée⁷ et que les transformations de ce système se sont accompagnées d'une considérable émission d'énergie motrice de l'histoire : l'étude de ce système de la langue politique et de ses transformations est l'objet central des *Langages totalitaires*.

Si J.-P. Faye s'en tenait là, la construction proposée serait d'une grande fragilité : l'histoire se déroulerait au long de la seule « jointure » (*Th. du r.*, p. 65) du langage et de l'action réelle (« ce que le récit rapporte peut être transformé par lui »); tout se concentrerait à la pliure d'une feuille portant, sur ses deux volets, deux inscriptions : action (événements) et langage (récits). Les récits apparaîtraient indéterminés, se rencontrant et se conjuguant au gré du hasard, et finalement *non produits*, tandis que les événements demeureraient inconnaissables en dehors des récits des acteurs. J.-P. Faye va résoudre la difficulté (ou du moins tenter de résoudre la difficulté, car les incertitudes demeurent nombreuses) en introduisant des termes nouveaux et en substituant, ou peut-être juxtaposant, à la relation duelle une relation quaternaire. Ce qu'on peut figurer ainsi :

Langage (<i>récit</i>)	Science (<i>narration critique</i>)
	<hr/> Idéologie
<hr/> Action (<i>événements</i>)	<hr/> Rapports entre les groupes
	Base matérielle

L'introduction de ces nouveaux termes ouvre trois débats où il faut suivre J.-P. Faye, celui de la causalité historique, celui de la possibilité d'une science des idéologies, et celui relatif à la pratique de cette science des idéologies.

Faye tient pour acquis le marxisme et dit admettre intégralement la conception matérialiste de l'histoire. Il demeure malheureusement, dans ce domaine, allusif. Il n'en apparaît pas moins pris entre deux modes d'analyse et ne parvient qu'à les manier alternativement. D'un côté, Faye accepte comme déterminants les bouleversements matériels : « les circonstances changent », l'infrastructure se modifie et toute la société se transforme. D'un autre côté, Faye est tenté de dire que les changements de la base matérielle ne sont que réalité souterraine, que chose « brute », que « nature », sans efficace isolable, et qu'on ne peut appréhender ces changements que sous les « formes » qu'ils revêtent. Et Faye cite une phrase du *Capital*, inédite en français (elle a disparu de la version Roy de 1872, cf. *Th. du r.*, p. 20) : « Nous avons à considérer le procès entier du côté de la forme, c'est-à-dire seulement du *changement de forme* ou de la métamorphose des marchandises, qui médiatise le changement matériel dans la société ». De là l'hésitation, perceptible en maints endroits, entre deux conceptions. D'une part, on se trouve en présence d'une analyse

7. Cf. la « Note jointe » aux *Langages totalitaires* sur les « transformations du « losange » idéologique » (pp. 753-760).

causale classique : les « circonstances » matérielles changent de manière continue et à un moment déterminé, le récit, la narration, catalysent ce changement et donnent vie à un événement imprévu. La face des nations en est changée. Une forme nouvelle est donnée à la texture des changements matériels. S'ouvre ainsi la « fondamentale dialectique de l'action réciproque [...] entre *Stoffwechsel* et *Formwechsel*, change de matière et change de forme » (*L.T.*, p. 7). Mais d'autre part, Faye utilise une analyse non causale en instituant deux niveaux de réalité parallèles. Ainsi définit-il la tâche qu'il se donne comme consistant à rechercher les rapports entre les *traces réelles* sur le sol de l'histoire des mouvements économiques et le *dessin* de la narration, comme consistant à étudier les champs linguistiques et les champs sociaux « dans leurs rapports de déplacements connexes et réciproques » (*Th. du r.*, p. 71). Ainsi encore se donne-t-il comme objet d'étudier comment le système de narration se transforme quand un énoncé (le *Stato totalitario* mussolinien et gentilien, les races « ariennes » de Gobineau, etc.) est transposé dans un contexte économique différent. Entre ces deux analyses, causale et non causale, le choix semble suspendu et les termes employés se font à souhait ambigus⁸. C'est que cela n'intéresse pas directement Faye : sa révérence faite à la conception matérialiste de l'histoire (on en trouvera d'autres exemples), il peut s'attacher à son objet propre, qui est de fonder la science des idéologies.

Et dire d'abord ce qu'est l'idéologie, non par une définition systématique, mais dans l'énoncé de ses trois caractères. 1. L'idéologie est au fondement de tout ce que les hommes disent de ce qu'ils font. L'idéologie est donc ce qui se manifeste dans tous les matériaux que scrute Faye, elle qui fait qu'un événement puisse donner lieu à de nombreuses versions différentes, à de nombreux récits. 2. L'idéologie est *a-historique* : il n'y a pas « d'histoire » dans le domaine de l'idéologie (ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'avant et d'après), car l'idéologie se développe en dehors — on utilise à dessein ici cet indéterminé « en dehors » — des processus de *production* matérielle et théorique (car produire, c'est « savoir qu'on produit », *Th. du r.*, p. 29). En d'autres termes, le mode de fonctionnement de l'idéologie n'est pas réductible à l'enchaînement logique : une idéologie peut marier sans péril pour son être des propositions contradictoires comme des propositions nées à des époques éloignées. 3. L'idéologie est *a-scientifique*, elle est au-delà du « vrai » et du « non-vrai », étant faite de récits dont, par définition, on n'a pas à se demander s'ils disent ou non le vrai.

Dans ce troisième caractère de l'idéologie réside la difficulté centrale, que Faye évoque en signalant les « contradictions » et les « impasses » de la sociologie de la connaissance telle que l'entendait Mannheim : si toutes les narrations sont idéologiques, il n'y a ni la possibilité d'une

8. Qu'on en juge par exemple à la lecture de ces deux formules : « De quelle façon chaînes d'énoncés et chaînes d'actions, séries muettes et séries parlées (ou écrites) s'articulent les unes avec les autres, et de telle façon que l'une est le contrepoint de l'autre et qu'à cette *prosodie commune*, sous-jacente à l'émission des différentes versions, se lie l'engendrement des énoncés successifs et simultanés, le champ de leur acceptabilité — et, finalement, de l'action même — voilà ce qui est mis en jeu dans l'espace des langues » (*L.T.*, p. 15) ; « L'expérimentation [...] est là où nous la cherchons : dans la constitution des champs de langage et leur référence — "narrative", justement — aux champs sociaux qui les produisent, et sur quoi ils produisent leur action. Le procès de cette *double production* est notre objet » (*Th. du r.*, pp. 126-127).

Notes bibliographiques

science du langage de l'histoire, d'une science des idéologies qui narrent l'histoire, ni la possibilité d'une connaissance historique, d'une connaissance du fait réel, de la version « vraie ». L'histoire comme science serait un récit parmi d'autres, et rien ne justifierait qu'il lui soit accordé un statut particulier. L'historien serait pris au piège du relativisme absolu.

J.-P. Faye rejette une telle conception de la connaissance historique. Il la rejette au nom de l'argument léniniste de la nécessaire existence d'une « matière » extérieure à la connaissance que l'homme peut en avoir, mais il ne se contente pas de la seule réaffirmation du postulat matérialiste⁹. Il expose que l'idéologie est, quoi qu'elle paraisse être, le lieu où naît la possibilité de la pensée objective. Au sein même de l'idéologie s'amorce la production des moyens de vérification pouvant fonder la science de l'idéologie, et donc ouvrir la possibilité d'une connaissance historique, de la même manière que le matérialisme historique a été « produit » dans la critique par Marx des concepts de la science économique bourgeoise. Il y a donc, face aux narrations idéologiques des faits, une *narration critique* « qui s'arme des pleins pouvoirs pour la recherche de la vérité » (*Th. du r.*, p. 28). Une telle narration critique est rendue possible en premier lieu par le fait que le récit produit *l'effet de récit*, provoque des actions manifestant des faits réels, et agit donc comme un révélateur : la dépêche d'Ems falsifiée fait acclamer l'Empereur, oblige les Français à se déclarer, etc. En second lieu, selon J.-P. Faye, les récits, pourvu qu'ils soient lus systématiquement, ont la capacité de rapporter la vie réelle au-delà du masque, ou du moins cette part de la vie réelle que sont les rapports entre les groupes : « La bataille autour des "mots" propagés traduit une lutte des groupes armés » (*Th. du r.*, p. 72), « le scintillement des termes — mots, phrases, séquences — et l'empreinte du discours entier traduisent les rapports et les déplacements de rapports entre les groupes où s'échangent, et qui échangent, ces langages » (*ibid.*, p. 69)¹⁰.

La *Théorie du récit* se fonde donc d'abord sur une théorie de la connaissance qu'il serait possible — sinon aisé — d'énoncer : la connaissance humaine trouve son origine dans cette particularité que « l'homme est cet animal qui énonce ce qu'il fait — qui connaît ce qu'il narre. Et la succession de langages qui se déploie ce faisant n'est pas un simple matériel, elle produit un champ qui éclaire cela même qui l'a émis » (*Th. du r.*, pp. 112-113). Faye, guère plus explicite sur ce point, semble admettre que les récits idéologiques façonnent la logique de la pensée et permettent la formation de ces « récits abstraits » que sont les concepts. La théorie du récit s'élargit ensuite en une science des idéologies, qui donne la possibilité de constituer un *surrécit*, récit des récits,

9. La même que reprend Louis Althusser dans son article — en fait son texte de présentation de travaux pour sa soutenance de thèse — « Est-il simple d'être marxiste en philosophie ? », *La Pensée*, n° 183, octobre 1975, pp. 18-23. Au-delà de Lénine et de Marx, la référence commune à Althusser et à Faye est Spinoza : cf. le premier texte reproduit in *La critique du langage et son économie*, *op. cit.*, pp. 11-43.

10. J.-P. Faye va jusqu'à dire, en un raccourci trop hâtif, que « analyser des langages, c'est analyser des rapports sociaux, en particulier les rapports d'affrontement entre les groupes et entre les classes. Ce n'est pas un domaine distinct de l'analyse en termes de lutte des classes. C'est cette analyse même, vue à travers un autre matériau » (in « Le nazisme : langages et idéologie », *art. cit.*, pp. 31-32, souligné par J.-P. Faye).

narration des narrations, si l'on parvient à la maîtrise de trois pratiques scientifiques : 1. la sociologie des langages (décrivant les discours et les positions sociales des émetteurs des discours, « la formulation du pouvoir et le pouvoir de formulation », *L.T.*, p. 4); 2. une sémantique régionale (et notamment la sémantique de l'histoire qui se constitue « à l'articulation entre procès économique et procès de l'idéologie », *ibid.*); et 3. une critique de la raison narrative, expliquant les conditions de la production et de la circulation des récits et de leur pouvoir, et au-delà, ouvrant « la possibilité d'une théorie des champs de l'histoire : des champs linguistiques et des champs sociaux, dans leurs rapports de déplacements connexes et réciproques » (*Th. du r.*, p. 69). A ce point, Faye a embrassé à la fois son objet et la possibilité de connaissance de son objet.

Cette science des idéologies, en tant que science des « énoncés rapportant leur référent » (la lutte des groupes sociaux), étant ainsi fondée en théorie, comment se traduit-elle dans la recherche concrète ? On le dira en la caractérisant par trois traits.

1. La recherche, à un premier niveau, emprunte les techniques de l'analyse du discours politique et non celles de l'analyse du contenu. La différence entre les deux approches est massive, même si la terminologie est loin d'être fixée, et l'on pourrait sans difficulté l'attester par de multiples références. Si l'on se propose seulement de relever en quoi les études de J.-P. Faye mettent en œuvre la méthode de l'analyse du discours, on dira d'abord que la recherche commence par une minutieuse *lecture* des textes afin d'isoler les signifiants, les segments, les mots clés, les énoncés, les formules, qui apparaissent singuliers dans le discours. Ces unités, il s'agit ensuite de connaître la place exacte qu'elles occupent dans le tissu discursif : certains énoncés vont apparaître dominants, des mots clés vont s'agréger en séries antithétiques, des enchaînements de signifiants fondamentaux vont se constituer, qui aboutissent, par exemple, au terme de transformations successives, à la formule du *totale völkische Staat* (cf. *L.T.*, pp. 377-390). Pour parvenir à cette connaissance, il est indispensable de déterminer les agencements respectifs des énoncés contenus au même moment dans des textes de nature différente (articles de revues, mémoires, romans, poèmes, traités de droit, lettres ouvertes aux journaux, livres politiques, programmes de partis politiques, etc.) et de les analyser en tenant compte du mode de fonctionnement propre à chacun des discours, des règles d'apparition et de permutation des figures rhétoriques, etc. Mais au-delà, il faudra interpréter chaque ensemble de discours par rapport à son système de référence spécifique, sous-système du système de la langue, caractérisé par un lexique propre et donc par des conditions propres de production des différences lexicales : on n'use pas des mêmes mots dans les cercles nazis et dans les salons aristocratiques, dans les syndicats et au sein de la III^e Internationale (comme l'observe Faye, « l'Etat qu'a fondé le parti bolchevik ne s'est nommé à aucun moment "totalitaire" », *Th. du r.*, p. 131)¹¹. Le système des énoncés ne pourra donc

11. Faye participe donc de ce mouvement actuel qui vise à combattre « les illusions du communisme linguistique ». Cf. sur un autre plan BOURDIEU (Pierre), avec BOLTANSKI (Luc), « Le fétichisme de la langue », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 4, juillet 1975, pp. 2-32.

être analysé que si l'on maîtrise l'ensemble des conditions historiques de production des discours, ce qui n'est pas pour Faye clause de style, puisqu'il se livre à une rigoureuse reconstitution (au vrai plus événementielle que sociologique) des activités des idéologues de la droite allemande avant 1933, tirant de l'obscurité une foule de « narrateurs » oubliés ou réexaminant les actes narratifs fameux, de Hitler ou Goebbels à Carl Schmitt ou Ernst von Salomon.

2. Si J.-P. Faye fonde la pratique de la science des idéologies sur la technique de l'analyse du discours, il ne conçoit pas que la seule utilisation de cette technique ouvre à la science des idéologies. Il ne s'agit pas en effet de déterminer simplement comment naissent et circulent les énoncés ; il s'agit de dire comment les écarts qui apparaissent entre les diverses narrations d'un même événement ou les différents signes accolés à un même référent sont sous la dépendance d'une ou plusieurs *quasi-langues*, ou langues politiques, constituées par l'économie particulière des énoncés (leur organisation, leur « prosodie »). La détermination de ces quasi-langues commande une recension archéologique de tous les récits, imposant d'une part de connaître, dans leur matérialité, tous les mots et les noms propres qui circulent à un moment donné dans une société, et d'autre part de reconnaître les « figures que dessine [la] *circulation* [des mots et des noms], [les] positions respectives qu'occupent les unes par rapport aux autres leurs chaînes syntaxiques, et [les] déplacements de ces positions » (*L.T.*, p. 4). On parviendra alors à montrer comment Napoléon dissimule la victoire de la bourgeoisie, donc le résultat d'une lutte de classes, sous les espèces d'une lutte des peuples, et en quoi cette dissimulation initiale est grosse de la substitution, qui s'opérera au cours du siècle, de la lutte des races à la lutte des classes. De même, l'identité démontrée des couples de termes « Jeunes-conservateurs » et « Nationaux-révolutionnaires » permettra de déceler la permutation croisée qui autorise la formation du dangereux « Révolutionnaire-conservateur » et explique la formule hitlérienne de 1936, *impensable* (qui n'aurait pu être pensée) en 1920 : « Je suis le révolutionnaire le plus conservateur du monde »¹².

3. La science des idéologies ne peut enfin être pratiquée que sur le mode de l'histoire récurrente. Le fait peut choquer, et J.-P. Faye n'emploie guère le concept de récurrence¹³, mais la démarche récurrente n'en est pas moins

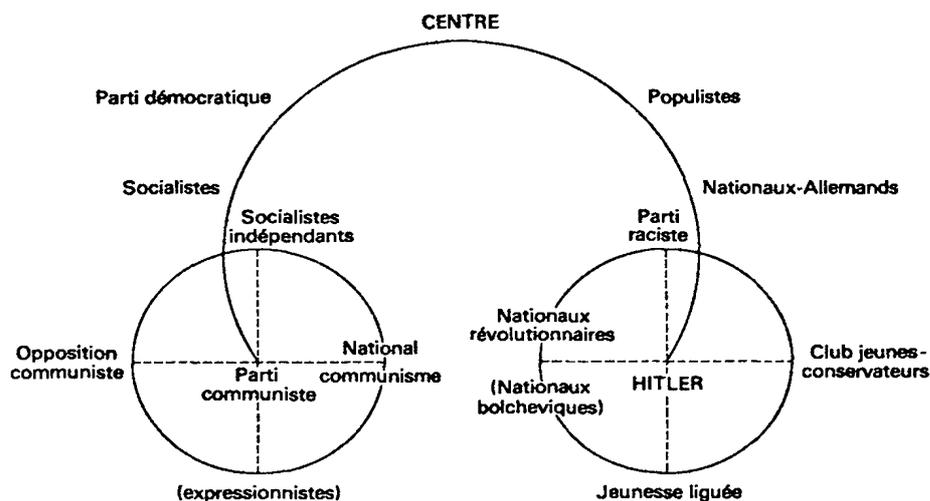
12. Faye observe de la même façon, s'agissant cette fois d'un « récitant » unique, les transformations du récit par Mussolini de l'assassinat de Matteotti, dont les deux premières formes (1. « Si l'affaire Matteotti est un crime, je n'en suis pas l'auteur », 2. « Si l'affaire Matteotti est un crime, j'en suis l'auteur ») recouvrent la forme profonde, qui est déclarative : 3. « L'affaire Matteotti est un crime, j'en suis l'auteur ». Il s'agit là des propositions de base du discours, leur expression réelle empruntant les styles de circonstances : (12 juin 1924, à la Chambre des députés) « [Le] crime [...] s'il s'avère avoir été commis, ne pourrait que susciter l'indignation émue du gouvernement » — (3 janvier 1925, devant les chefs des chemises noires) « Si le fascisme a été une association de malfaiteurs, moi je suis le chef de cette association de malfaiteurs » (cité in « Critique des langages et analyse de classe, Langages totalitaires : fascisme et nazisme » par Jean-Pierre FAYE, in *Éléments pour une analyse du fascisme / I*, Séminaire de Maria-A. Macciocchi, Paris VIII, Vincennes 1974-1975, Paris, U.G.E., 10/18, 1976, pp. 289-290).

13. Cf. cependant l'« Avertissement latéral » de *La critique du langage et son économie*, *op. cit.*, p. 8 : « Ce volume se développe par retours successifs à la question qui le constitue, et comme par récurrence — reprenant et retraçant ici la fièvre récurrente de l'histoire ».

au fondement de sa recherche. Pourquoi en effet doit-on travailler sur ces « formules » que sont *Stato totalitario* et *totale Staat* ? Parce que leur « réussite » atteste a posteriori qu'elles portaient en elles ce quantum d'action qui les sacre « mots clés » de l'idéologie, mots producteurs d'histoire. Ce n'est — si l'on paraphrase Bachelard — que lorsqu'on sait ce vers quoi on allait alors même que ceux qui y allaient n'en pouvaient rien savoir qu'on peut comprendre par quelles voies on y allait. Seule, la connaissance du destin d'Hitler permet d'attester la validité (et de comprendre la redoutable dynamique) de la figure du « fer-à-cheval des partis » allemands, totalement constituée en 1932¹⁴, puisque l'existence même de la figure n'a d'autres preuves que l'énergie qui a pu naître dans l'entrefer. Et cette énergie même, comment en nier l'existence, puisqu'elle seule permet à Hitler, chef somnambule d'une secte insignifiante, de « conquérir le Reich et la puissance dans leur Totalité » (*L.T.*, p. 562) par la seule force de sa position dans le champ magnétique ainsi créé, au centre du « circuit oscillant de l'idéologie allemande » : il lui suffisait, pour concentrer entre ses mains cette énergie, de dire un discours vide, vide puisqu'il n'avait à être qu'une « perpétuelle allusion à sa propre valeur de position, une indirecte et permanente description de cette position, la narration sans fin de cette "valeur". Je vais dire où je suis et l'on saura qui je suis » (*L.T.*, p. 463).

On est loin dans ces pages d'avoir examiné tous les concepts avancés par J.-P. Faye, ou d'avoir fait la recension critique de leurs emplois, qui aurait pourtant été nécessaire. On n'a pas davantage, faute de compétence, rapporté et discuté la minutieuse description des groupements idéologiques qui, en Allemagne avant 1933, plient et déplient le « code génétique » de

14. Figure qu'on peut reproduire ainsi, en la schématisant :



Dans son intervention au séminaire de M.-A. Macciocchi, déjà citée, J.-P. Faye, cédant à notre sens à une facilité graphique, adopte une figuration identique pour les partis et organisations de l'Italie pré-mussolinienne (cf. p. 334).

la langue-histoire. On a simplement tenté, à travers une présentation voulue didactique, de marquer les grandes articulations du livre et de signifier à travers elles l'importance de la contribution de Faye à la science politique. Après Faye, il sera plus difficile de croire qu'on puisse mener une analyse politique sans s'interroger sur les systèmes de narration que conjuguent les groupes sociaux, les échanges qui s'effectuent entre les langues sociales, les déplacements qui surviennent dans « l'espace narratif ». Il sera plus difficile de penser pouvoir faire l'économie d'une théorie du discours pour parler d'un théâtre où jamais nul acteur ne fut muet. La théorie du récit proposée par Faye marque une étape importante dans l'intelligence du politique, non parce qu'elle serait au-dessus de toutes critiques — les objections qu'on peut lui adresser sont au contraire peut-être décisives — mais parce qu'elle donne à voir combien la science politique a, jusqu'à présent et le plus souvent, considéré comme résolu un problème qui ne l'était pas et dont elle ne voyait ni la difficulté ni les implications. Cela dit, la construction de Faye est sujette à critiques, et ce sur quatre plans.

1. J.-P. Faye entraîne le lecteur dans une micro-lecture de textes mineurs. On ne contestera pas que la langue politique puisse être parlée par « d'obscurs récitants » et que parfois « les plus *nuls* d'entre eux soient les mieux placés pour la *prononcer* » (*L.T.*, p. 10). On s'interrogera seulement sur la validité de démonstrations portant souvent sur des mots ou des énoncés découpés dans des textes rares. Tout corpus suffisamment étendu peut renfermer des « formules » qui entrent en correspondance avec d'autres « formules », et Faye ne s'est pas assez préoccupé de démontrer que le « récit généralisé » qu'il porte au devant de la scène était le seul constitué, que les chaînes de langage dont il ressoude les anneaux ne pouvaient être reconstruites que de la seule manière dont il le fait.

2. Faye se plaît à travailler sur des cas extrêmes : la traversée du Rhin par les Francs jadis racontée par Mably, l'énoncé antijuif, le nazisme, les discours américains sur l'intervention au Vietnam. Il souhaite faire porter son analyse sur les discours des révolutions russe et cubaine. Or, une véritable théorie du récit devrait être applicable tout autant à des objets moins chargés de passion : le récit de la Troisième République dans le discours radical, le discours post-gaulliste s'incarnant dans la campagne présidentielle de 1974 et « produisant » l'élection de M. Valéry Giscard d'Estaing, etc. Il y a un certain romantisme à parler du « statut dangereux du récit », car il est probablement des cas où le récit est tout le contraire de dangereux, qu'il dénoue des conflits, qu'il dissipe des oppositions factices.

3. Plus grave paraît, non pas la non-réalisation par Faye du programme qu'il s'est donné — le programme est si vaste que sa réalisation ne pouvait être que partielle — mais le choix des éléments mis en relation dans ce programme et l'accent mis sur le premier d'entre eux. D'une part, malgré les précautions méthodologiques répétées, la survalorisation du récit est constante. Parle-t-on de la guerre de 1870 et de ses conséquences ? « Cet ébranlement gigantesque [...] est produit par une " transformation " de l'énoncé narratif [la *vraie* dépêche d'Ems remplacée par la dépêche d'Ems *falsifiée*] qui a changé la paix en guerre » (*Th. du r.*, p. 36). D'autre part, malgré l'étude de la politique économique menée par Schacht, l'écono-

Revue française de science politique

mique n'est présent qu'en incantation : il doit toujours être là, il ne s'incarne pourtant jamais. Il n'y a pas là une vénielle déficience de la pratique : Faye ne s'est certes pas donné les moyens de son ambition en refusant de mener l'investigation économique, mais par là il montre combien son ambition même est tronquée. Deux termes et deux termes seulement — l'idéologique et l'économique — sont en relation. Faut-il croire que le politique, le sociologique (pour s'en tenir à ces deux autres termes génériques) n'ont que faire dans la genèse du nazisme et, au-delà, dans l'histoire ?

4. Enfin, le travail de style qui rend la lecture de *Théorie du récit* et de *Langages totalitaires* à la fois attachante et difficile, permet à Faye de s'affranchir constamment du travail de spécification des concepts. L'exemple le plus net est donné par la surabondance des images empruntées à la physique : « La chambre de Wilson », « le scintillement » qui s'y observe, la « propagation » analogue à celle de la lumière, « l'oscillation des forces motrices », « l'étincelle qui jaillit entre deux pôles », « le champ » conçu sur le mode du champ magnétique et « les masses », les « poids », « l'énergie » et « les énergies », « les transitions quantiques », fournissent des images évocatrices certes, mais dangereuses. Une retraduction s'impose, qui devrait permettre d'écrire le système de propositions vérifiables sans lesquelles il n'y a pas de théorie, fût-elle une « théorie du récit ». Ce n'est qu'à ce prix que d'autres chercheurs pourront s'engager à la suite de J.-P. Faye¹⁵.

Ainsi revient-on au point de départ de cette analyse. *La critique de la raison / de l'économie / narrative* est une méthode à laquelle nul ne peut se dispenser de réfléchir, qui travaille sur l'histoire politique, même si l'obstacle de la forme et l'incertitude des concepts opératoires font hésiter à l'orée.

Pierre FAVRE
Université de Clermont-Ferrand

BURDEAU (GEORGES) — *Traité de science politique*. 2^e ed. revue et augmentée.

Tome VI. *L'Etat libéral et les techniques de la démocratie gouvernée*. Vol. 1. Les assises intellectuelles et sociales de l'Etat libéral. Vol. 2. Le fondement constitutionnel et les formules gouvernementales de la démocratie gouvernée. — 1971, 391, 482 p.

Tome VII. *La démocratie gouvernante, son assise sociale et sa philosophie politique*. — 1973, 671 p. Index.

Tome VIII. *La démocratie et les contraintes du nouvel âge*. — 1974, 673 p. Index.

15. On ne peut manquer d'être frappé par la volonté de *solitude* de J.-P. Faye, tant dans son élaboration théorique que dans la mise en œuvre de son projet. Il ne manque certes pas de citer, outre Marx, des philosophes et les linguistes de l'école transformationnelle. Mais il ne cite jamais ni des auteurs auxquels pourtant sa tentative fait immanquablement songer — tel Foucault — ni les travaux d'économistes, de sociologues, d'historiens porteurs à tout le moins de données.